

---

# Perception paysagère des espaces en déprise et des boisements spontanés des terres agricoles

Yves Luginbühl

---

**A**vant toute délivrance de résultats de travaux de recherche qui auraient immédiatement à voir avec le titre de cet article, il est important d'emblée de préciser ce que l'on entendra ici par perception. C'est en effet un terme qui a été utilisé assez tôt dans les premiers travaux des chercheurs lors de l'émergence des questions d'environnement, à la fin des années soixante et en particulier lorsque le ministère chargé de l'Environnement a été créé : on préférera ici utiliser le terme de représentations sociales à la place de celui de perception. Celle-ci a souvent été envisagée comme un processus mettant en jeu des phénomènes neurophysiologiques qui interviennent dans le regard porté sur un objet, qu'il soit ou non lié à la nature. Mais l'unique utilisation de ces phénomènes de perception n'était pas vraiment opératoire et ne permettait pas de comprendre les enjeux sociaux afférents aux problèmes d'environnement ou de paysage. Les représentations sont davantage liées aux images que la société ou les groupes qui la composent se construisent d'un objet, que ce soit un objet de nature isolé dans le paysage ou le paysage lui-même. Aussi celles-ci renvoient-elles davantage aux conflits entre des groupes sociaux et permettent-elles de mieux comprendre ces enjeux.

De plus, l'idée que la perception constitue la voie de la compréhension de la « valeur » d'un objet de nature dans la société est dangereuse, car elle laisse supposer que si la perception de cet objet ne provoque pas de « trouble », il peut être acceptable pour la société, c'est-à-dire que

l'on peut faire coller la décision politique à la demande sociale. Il est en effet tentant pour des gestionnaires d'avoir recours à des données qui soient utilisables pour l'action et qui leur permettent de s'abriter derrière le résultat de l'évaluation, plutôt que de chercher à aller plus loin dans les questions qui se posent. Dans le cas présent, on pourrait dire que si une enquête de « perception » permet de dire que la majorité des groupes interrogés perçoivent positivement un objet de nature, comme les accrus de la forêt, les gestionnaires peuvent décider d'en favoriser le développement, et vice versa. Les processus sociaux de positionnement des groupes vis-à-vis d'un objet de nature sont évidemment plus complexes. Ils mettent en jeu l'histoire sociale locale, des représentations structurées par des modèles de la Culture générale, les intérêts des catégories sociales concernées. La décision ne peut ainsi pas « coller » à la demande sociale. Si la recherche mettait en évidence une pensée positive des accrus pour la majorité des groupes concernés, cela ne permettrait pas aux décideurs de les favoriser, car bien d'autres facteurs interviennent dans les processus qui les produisent. Ce n'est certainement pas de cette manière que l'on peut scientifiquement résoudre un problème qui est à la fois écologique, économique et social.

## La nécessité de rebâtir le contexte de la déprise

Analyser et préciser les représentations sociales du paysage des espaces en déprise et des boisements spontanés des terres agricoles suppose ainsi que l'on puisse identifier le schème ou le modèle qui

**Yves Luginbühl**  
CNRS, UMR  
Centre St-Jacques  
191 rue St-Jacques  
75005 Paris

1. Voir à cet égard : Nathalie Cadiou et Yves Luginbühl, *Modèles paysagers et représentations du paysage en Normandie-Maine*, in *Paysage au pluriel*, pour une approche ethnologique des paysages, Coll. Ethnologie de la France, Mission du patrimoine ethnologique, Cahier n° 9, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1995, p. 19-34.

structure cette représentation et qui en constitue le « noyau dur ». Cependant, ce schème ou modèle, selon les propositions qui ont déjà été avancées<sup>1</sup>, ne s'est pas construit par rapport au seul objet qu'est le signe de la déprise, c'est-à-dire un stade plus ou moins développé de la friche (herbacée, armée, arbustive, arborée). Ce modèle s'est également bâti en confrontation avec ce qui est son envers, c'est-à-dire le paysage considéré comme rendant compte de la présence humaine et en particulier manifestant les signes de la culture.

Ce terme de culture est d'ailleurs intéressant car il intervient ici sous sa double signification : mise en culture du sol, inculture du sol abandonné, c'est-à-dire au sens agronomique, et en même temps, culture du territoire, culture de la nature, au sens d'une construction sociale, d'un ensemble de savoir ou de savoir-faire qui renvoient précisément aux représentations sociales. Or, l'individu ne se construit pas sa culture du territoire et de la nature uniquement avec ce qu'il élabore dans la société ou le groupe dans lequel il évolue ou dans le territoire et la nature qu'il pratique, dans l'exercice quotidien de ses activités ou dans ses déplacements ici et ailleurs. Il est aussi perméable à d'autres cultures, et en particulier à ce que l'on pourrait appeler la Culture avec un C, émanation de la pensée de l'élite savante où des groupes qui détiennent le pouvoir de dire ce qui est relèvent de l'intérêt général, bref, de dire ce qui est bien et beau ou mal et laid pour tous. Dans toutes les représentations sociales se produit un subtil mélange de cultures, ou de fragments de cultures, de celle que l'individu s'est forgée dans son territoire et qu'il hérite d'une histoire sociale et de celle que la science, les médias, journaux, gazettes, sources d'imageries diverses, discours, etc. véhiculent dans l'ensemble du corps social.

2. Voir à cet égard les ouvrages de Duhamel Dumonceau, d'Arthur Young, in Yves Luginbühl, *Paysages. Textes et représentations du paysage du Siècle des Lumières à nos jours*, Lyon, La Manufacture, 1989, 270 p., 101 illustrations.

3. Les agronomes luttent contre la jachère au nom du principe qui veut que le repos de la terre n'est pas nécessaire, mais que c'est par l'alternance des cultures diversifiées que l'on atteindra les rendements susceptibles de nourrir au juste niveau les populations paysannes.

## Le paysage de la friche, un paysage de l'horreur sociale

Le paysage de la friche a été dénoncé continuellement dès le XV<sup>e</sup> siècle et surtout pendant la Révolution Française par les élites agronomiques qui ont choisi ce moment pour ancrer l'image de ce que devait être un beau paysage digne de la Nation nouvelle, en rupture avec la féodalité et la Monarchie absolutiste qui était son corollaire. Dans leurs ouvrages et mémoires, les agronomes du XVIII<sup>e</sup> siècle mettaient l'accent sur l'inculture des espaces non cultivés et associaient cette inculture à celle des populations installées dans des pratiques routinières, c'est-à-dire féodales : lutter contre la routine et la stagnation de la société, mettre la société en mouvement signifiait pour l'aristocratie éclairée du Siècle des Lumières, lutter contre tout ce qui pouvait signifier un lien avec les pratiques féodales : vaine pâture, jachère, terres collectives (notamment les communaux) ont été le plus souvent décrits comme les pratiques productives des plus horribles paysages associés à une paysannerie inculte, incapable de mettre en œuvre le progrès technique, incapable de mettre en mouvement la Nation<sup>2</sup>. Il suffit de relire Arthur Young, Duhamel Du Monceau, et les innombrables mémoires d'agronomes locaux que contiennent les archives de l'époque pour en être convaincu. L'exemple le plus significatif était bien évidemment celui des landes, des friches et des marais, décrits le plus souvent comme des lieux de pauvreté, de misère ou régnaient les miasmes et les fièvres décimant les populations. Une nature saine et belle ne pouvait ainsi être qu'une nature cultivée selon les nouveaux préceptes de l'agronomie nouvelle qui prônait la propriété individuelle du sol, l'abolition des pratiques féodales, la lutte contre la vaine pâture ou la jachère<sup>3</sup>, la suppression des communaux souvent dénoncés comme une nature malsaine et laide.

## Le beau paysage, image sociale

*A contrario*, le beau paysage, celui qui pouvait être digne d'une Nation moderne rompant avec l'absolutisme, ne pouvait être qu'un paysage cultivé, soigné, manifestant le travail incessant des paysans qui ainsi devaient accéder à un niveau suffisant d'alimentation pour l'ensemble de la

Nation et qui donc, renvoyait à l'idée d'harmonie sociale. Le beau paysage, c'était celui que chaque paysan, sur ses terres, était susceptible de produire en appliquant les préceptes de l'agronomie moderne. Il y a eu donc volontairement une assimilation entre un certain type de paysage et un certain type de société : à nature malsaine et inculte, correspondait une société chétive, misérable et inculte ; à nature saine et belle, société cultivée et accédant à une alimentation suffisante. Il s'agissait d'une volonté politique qui s'appuyait sur des principes techniques et scientifiques se trouvant en synergie avec l'idéologie de la lutte contre la monarchie absolue, pour l'émergence de la démocratie, mais en même temps pour le libéralisme. C'est à travers cette association qui a été faite entre le paysage produit par une société saine et elle-même que l'idée de l'harmonie du paysage a été construite<sup>4</sup>. Bien évidemment, cette société inculte était la société féodale, alors que la société cultivée était la société moderne, qui s'engageait dans la voie de la productivité et du capitalisme agraire. Cette représentation du beau paysage de campagne et de son envers ont été largement repris dans les dictionnaires d'agronomie, mais aussi dans la littérature romanesque, dans les gazettes, les mémoires et publications des sociétés d'agriculture qui ont constitué un relais de ces représentations et ont diffusé cette image dans l'ensemble de la société française et *a fortiori* dans la classe paysanne.

Il s'agissait bien évidemment d'une représentation qui devait favoriser les desseins de l'élite savante et de groupes politiques qui en ont profité largement pour s'approprier des domaines et mettre en place une politique qui servait souvent leurs propres intérêts. D'ailleurs la société paysanne n'a pas vraiment adhéré immédiatement à cette représentation, même si elle pouvait en profiter également. De nombreuses formes de résistance de la société paysanne se sont produites, car celle-ci, dans les territoires qu'elle avait investis, s'était forgée des cultures de la nature qui étaient autres, et qui reposaient le plus souvent sur des rapports sociaux conflictuels avec les classes riches, celles des laboureurs ou des seigneurs possédant les meilleures terres : aussi le XIX<sup>e</sup> siècle vit se cristalliser de nombreuses résistances des pratiques ancien-

nes, comme celles de la jachère, de la vaine pâture, des communaux, qui constituaient en fait les moyens de survie de cette paysannerie.

### Vers un renversement du paysage ?

Aujourd'hui, la culture de la productivité et de la mise en culture des terres incultes a presque totalement envahi le monde agricole : pour la majorité des français, il y a encore une dizaine d'années, le beau paysage était un paysage cultivé, champêtre ou bucolique, montrant les signes de la maîtrise de la terre par des paysans ; cette représentation est différente dans d'autres pays d'Europe et notamment en Angleterre où le modèle pastoral s'est imposé comme une mise en scène de la nature conforme à la visée économique de l'aristocratie anglaise et à ses conceptions esthétiques et ludiques. Mais il est vrai que l'Angleterre a connu beaucoup plus tôt l'exode rural et qu'en France, la société paysanne est restée très présente à la fois dans les campagnes et dans l'imaginaire social.

Une friche, en particulier lorsqu'elle commence à être armée ou arbustive, selon les groupes sociaux auxquels on s'adresse, c'est le signe de l'abandon, c'est-à-dire de la déliquescence du groupe social auquel on appartient. L'abandon n'est pas seulement l'abandon de la terre, c'est aussi l'abandon du groupe des agriculteurs par l'ensemble de la société : lorsque l'on vit dans des espaces où les signes de la déprise se font remarquer, c'est la manifestation de l'abandon par la société d'une population dont tout le monde se moque ; c'est l'isolement, c'est le début de l'encerclement par la forêt qui isole du monde extérieur, qui cache et asphyxie celui qui vit là aux yeux de la société. C'est devenu un monde inutile, sans intérêt, auquel on n'accorde que la valeur d'une image passée, du temps où il tenait encore la terre et le pouvoir sur la terre. Les arbres qui progressent dans les vallées, c'est l'enfermement de la société : cette nouvelle représentation est apparue depuis que la société française a pris conscience de la chute vertigineuse des effectifs des agriculteurs<sup>5</sup>. La France en friches ! C'était ainsi la mort des paysans et des paysages. Aussi est apparue une nouvelle forme de dégradation du paysage, sa « fermeture ». Le paysage qui se ferme est une nou-

4. Luginbühl (Y.) - Sauvage-Cultivé : l'ordre social de l'harmonie des paysages, in *Du rural à l'environnement, la question de la nature aujourd'hui*, dir M. Jollivet et N. Mathieu, p. 42-50, Paris, ed. ARF/L'Harmattan, 1989.

5. Voir en effet l'influence de l'étude prospective du SCEES de 1986 sur l'image de la France, telle que certaines publications ont pu la construire : Eric Fotorino, par exemple : *La France en friches*.

velle représentation allant à l'encontre du paysage ouvert qui était décrié lorsque les remembrements arasèrent les talus et les haies.

Pour les agriculteurs, un beau paysage, c'est d'abord un beau champ : c'est un champ cultivé jusque dans ses coins ; les coins mal entretenus sont le signe du travail mal fait. Un beau champ labouré, c'est un champ où tous les sillons sont rigoureusement parallèles, et dont on surveille la régularité à la sortie du soc de la charrue. La régularité des sillons sont le gage d'une levée régulière des semences, donc d'une croissance égale des plantes et d'une récolte qui assure le ramassage de tous les grains, c'est-à-dire d'un rendement optimal.

Cette représentation du paysage français a été partagée longtemps par l'ensemble de la population, jusqu'à il y a une dizaine d'années, bien que paradoxalement, la production picturale des paysages ait eu tendance à « désagricoler »<sup>6</sup> le paysage agraire, ou plus exactement à en donner une image idyllique qui ne correspondait pas à la réalité. Les esthètes de la campagne, et notamment les peintres et critiques d'art anglais, relayés par leurs confrères français estimaient qu'un beau paysage ne pouvait laisser voir les traces de l'agriculture et en particulier du travail : un beau paysage pouvait être pastoral, être animé par des moutons blancs rassemblés en troupeaux, mais ne pas laisser apparaître la division foncière et sociale du sol, l'effort des paysans, le conflit, etc. C'était vraisemblablement là le début d'un processus de recomposition des campagnes, que ces idéalistes destinaient au plaisir des citoyens. Les impressionnistes ont d'ailleurs poursuivi cette image en peignant le plus souvent des paysages d'où les paysans sont absents, remplacés par des citoyens en goguette découvrant avec émerveillement les charmes de la campagne comme lieu de contemplation.

Cette image est en train de changer aujourd'hui : le beau paysage n'est plus, pour tous, la campagne : c'est aussi et surtout pour les jeunes, la nature, sans homme, sans trace d'activité humaine, sauf quelque équipement d'accueil ou des services qui permettent à chacun d'être rassuré de la présence d'un havre de secours. Cette nouvelle représentation ne signifie pas que la campagne disparaît en tant

qu'image rêvée, mais qu'elle est dépassée par la grande nature : d'ailleurs, la campagne pastorale de montagne n'est plus considérée comme un produit de l'agriculture pour les citoyens en vacances. Elle est de la nature, même si des animaux d'élevage, vaches ou moutons sont présents dans les champs. Elle n'est plus un produit du travail des paysans qui ont disparu de l'imaginaire de ces groupes, et qui sont remplacés par la Nature, fantasmée sans doute, mais aujourd'hui plus présente que l'agriculture.

Chez les jeunes, le beau paysage n'est plus celui où la trace de l'agriculture se lit : un versant de montagne envahi par la friche est considéré comme plus intéressant et agréable qu'un versant bien entretenu !<sup>7</sup> Intéressant, parce qu'il témoigne de la possibilité ouverte à la reconstitution de la nature, agréable parce qu'il renvoie précisément à une vision du paysage qui relève de processus « naturels » et non d'activités considérées aujourd'hui par ces jeunes comme contraires à la pureté de la nature. Comment interpréter ce changement ? Il est l'aboutissement d'un long processus qui a débuté vers le XVII<sup>e</sup> siècle mais qui a trouvé un renfort de poids avec de nouvelles représentations introduites par les écologistes, trouvant un allié essentiel dans les accidents alimentaires de ces dernières années (comme l'ESB ou la « Vache folle »). C'est ainsi que s'est introduit le doute de la société sur les capacités de l'agriculture contemporaine à gérer efficacement la nature ? Ainsi plusieurs facteurs ont agi en synergie pour favoriser l'émergence de cette nouvelle image du beau paysage.

L'agriculteur, l'homme, en général sont devenus des dégradateurs de la nature. Du coup, la nature sans l'homme est devenue un refuge : la friche est un repère pour une nature pure, qui se venge des dégradations que l'homme lui a fait subir. La majorité des acteurs informels veut bien admettre la campagne, mais si c'est une campagne de paysans comme on les voit dans les films de Pagnol, dans les feuilletons télévisés qui mythifient la paysannerie. Elle préfère la grande nature lointaine, d'où l'homme est le plus souvent absent. Aussi les signes de la déprise sont-ils conçus par les groupes les plus éloignés de la ruralité comme des signes de la reconquête de la nature sur un territoire que l'homme a dégradé.

6. Luginbühl (Y.), Le paysage rural : la couleur de l'agricole, la saveur de l'agricole, mais que reste-t'il de l'agricole ? in *Etudes Rurales*, n° spécial « De l'agricole au paysage », janvier-décembre 1991 (paru en 1992).

7. Ces résultats ont été confortés par les travaux du Groupement d'Intérêt Scientifique des Alpes du Nord et notamment d'E. Guisepelli, doctorant en cours de thèse.

## Conclusion

Si le savant du XVIII<sup>e</sup> siècle pensait, à travers sa victoire sur la peur du vide et de la grande nature, avoir maîtrisé la nature tout entière, le « global change » a modifié cette vision prométhéenne et fait craindre aujourd'hui aux protagonistes de l'écologie l'incapacité des sociétés contemporaines à assumer les conséquences du progrès technique sur la nature. On peut alors imaginer que les espaces délaissés par les activités sociales acquièrent, parce qu'ils sont indemnes de tout progrès technique, une valeur nouvelle au nom de leur aspect sauvage. Là, au moins, il n'y a pas de risque d'environnement, puisque l'homme ne peut y introduire de technique dégradante pour l'environnement, du moins certains, les jeunes et la majorité des citadins le pensent-ils. C'est alors le sauvage que l'homme a l'impression de maîtriser. Mais *a*

*contrario*, l'« espace ordinaire », celui de la vie quotidienne et de la complexité des activités humaines, est devenu, par la pensée, non maîtrisable. La complexité de l'« espace ordinaire » lui vaut cette représentation et cette difficulté qu'a la science de saisir transversalement ses dimensions idéelles et matérielles. Dans « l'espace ordinaire », il n'y a pas de nature, il n'y a que de l'artificialité qui renvoie à de la technique ne résolvant rien ou peu susceptible de résoudre les problèmes qui s'y posent.

D'ailleurs, une manière de répondre aux questions posées est précisément d'introduire de la nature dans ces « espaces ordinaires » : mais c'est alors sous la forme d'une mise en scène, qui ne fait que donner une apparence de nature et ne résout pas les problèmes d'articulation entre la société, ses manières de penser ces espaces et la matérialité de la nature. ■

## Résumé

En matière d'analyse environnementale, le terme « représentations » est plus ouvert que le mot « perception », souvent utilisé lors de l'émergence des questions d'environnement. Au delà de l'adéquation sémantique, analyser et préciser les représentations sociales du paysage des espaces en déprise et des boisements spontanés des terres agricoles suppose que l'on puisse identifier le schéma ou le modèle qui structure cette représentation et qui en constitue le « noyau dur ». Les paysages de friche ont été longtemps considérés comme des lieux de pauvreté, de misère des populations. *A contrario*, le beau paysage, était celui qui pouvait être digne d'une nation moderne, c'est à dire un paysage cultivé, soigné, manifestant le travail incessant des paysans. Ces représentations évoluent au fil du temps : au contraire des « espaces ordinaires » où la nature est de moins en moins présente au profit de la technique, on peut alors imaginer que les espaces délaissés par les activités sociales acquièrent, parce qu'ils sont indemnes de tout progrès technique, une valeur nouvelle au nom de leur aspect sauvage. Une manière de répondre aux questions posées serait alors précisément d'introduire de la nature dans ces « espaces ordinaires » ; encore faut-il tenter de résoudre les problèmes d'articulation entre la société, ses manières de penser ces espaces et la matérialité de la nature.

## Abstract

When analysing the environment, the term "representation" is more open than "perception", often used when describing new environmental questions. Apart from purely semantic considerations, the analysis and determination of the social representations of land left fallow and the spontaneous reforestation of agricultural land supposes identification of the model which structures this representation and forms its core. Landscapes resulting from fallow land have often been considered to reflect the poverty and misery of the population. On the other hand, a beautiful landscape, worthy of a modern nation, was cultivated and cared for, bearing as it were, the mark of the ceaseless toil of labouring peasants. These representations have evolved in the course of time. As the antithesis of "ordinary space" where nature is less and less present and replaced by technology, we can imagine space left untouched by social activities and the marks of technology gradually acquiring a new value, that of wild beauty. A way of answering the questions posed would thus be precisely to introduce nature into these "ordinary spaces". But this would require solving the problems of the relationship between society and its ways of considering these spaces and the reality of nature.

V. Andraessen, Cemogref

